



POURQUOI LE QUÉBEC A-T-IL HONTE DE SON PASSÉ?

Résumé de la table ronde du 9 novembre 2006 dans le cadre de l'événement Hubert Aquin*

Par **Mathieu Bock-Côté**

Étudiant au doctorat en sociologie à l'UQAM

Le Québec a-t-il honte de son passé? Oui, a répondu vivement la première intervenante du panel, Denise Bombardier. Une honte ravageuse, d'autant plus forte qu'elle serait sans raisons objectives, mais qui serait néanmoins investie dans les profondeurs de notre identité collective. Le Québec continue à se percevoir dans une perspective d'aliénation, dans un registre victimaire, fondamentalement dépréciatif, qui rompt la continuité québécoise et prive la société québécoise de ses modèles, comme on le voit dans la place réservée aux hommes dans une mémoire canadienne-française les ravalant au rang d'inaptes et d'impuissants. Le sort des jeunes hommes au Québec serait d'ailleurs là pour nous rappeler que cette identité retournée contre soi n'est pas sans conséquences sur la réalité sociale la plus immédiate. La honte québécoise serait aussi celle d'une société peinant à décider résolument de son avenir et se tiraillant entre plusieurs options nationales, la fonte d'une société reniant ses origines françaises et se privant par là de sa première entrée dans l'universalité. Ce qui s'accompagne d'une honte d'un nationalisme québécois si gênant qu'on l'aura affublé d'une série d'adjectifs pour le décentrer complètement du collectif canadien-français auquel il s'alimentait : nationalisme civique, dit-on aujourd'hui, en ne percevant pas toujours la dimension aseptisée d'un tel rapport à soi qui condamne la prétention de la nation à s'inscrire dans la durée. Car le nationalisme québécois serait fondamentalement privé de raisons communes et de justifications en renonçant à assumer une continuité canadienne-française. Et parce qu'elle aurait profondément honte d'elle-même, la société québécoise se réfugierait dans une culture de la dérision s'exprimant dans la place démesurée qu'occuperaient les humoristes dans la société québécoise. Le Québec devrait cesser de se flageller avec sa propre

* Événement Hubert Aquin tenu à l'Université du Québec à Montréal du 6 au 10 novembre 2006, organisé en collaboration entre Le Devoir, la Première Chaîne de Radio Canada et la Chaire de recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie. Avec l'appui de la Faculté de science politique et droit, de la Faculté des sciences humaines et des départements d'études littéraires et de sociologie de l'UQAM.



histoire et sortir de ce climat générateur de honte qui rendrait de plus en plus insupportable sa condition collective.

C'est en contestant cette vision des choses que le sociologue Jean-Philippe Warren a amorcé son exposé en soutenant que la honte serait une affaire bien générationnelle au Québec. Le Québec francophone ne serait pas habité par une honte de son passé, loin de là, mais empli d'une conscience historique au récit glorieux, celui d'une Révolution tranquille qui se présente encore comme une sortie de l'obscurantisme. En fait, il serait possible d'étager la question de la honte sur quatre paliers d'analyse distincts : 1) d'abord en rappelant que le passé canadien-français ne ferait pas nécessairement honte sans raison, tant la culture qu'il présentait pouvait donner l'apparence d'une certaine pauvreté 2) ensuite en mentionnant que le Québec pourrait bien souffrir du symptôme des petites sociétés disposées à intérioriser le sentiment de leur propre infériorité 3) encore, en indiquant que la dimension victimaire de l'appartenance québécoise serait une part indispensable de son désir d'affirmation nationale, qui ne peut se fonder qu'en dépréciant l'état actuel de la collectivité pour mieux promettre son émancipation dans la possibilité d'un changement de statut politique 4) enfin parce que le Québec sorti des années 60 a émergé dans un contexte international marqué par les idéologies de la décolonisation qui invitaient les peuples à se reconnaître dans leur aliénation pour mieux s'en déprendre et se reconnaître dans un projet de plein affranchissement national. Cette dialectique entre un passé honteux et un avenir radieux, il serait possible, a complété Jean-Philippe Warren, de la présenter comme le paradoxe de l'émancipation québécoise, qui ne serait pas encore nécessairement surmonté dans la conscience contemporaine.

Mais un certain Québec a pourtant honte de lui-même, a maintenu Robert Comeau en s'intéressant aux deux moments qui auraient canalisé dans l'histoire politique québécoise cette honte de soi, cette posture du dénigrement. D'abord, il s'agirait de remonter à la fin des années cinquante en se rappelant comment le discours alors mis de l'avant par les intellectuels assumait une claire dimension critique dans son rapport au passé national. Mais tout autant, il faudrait s'intéresser à la thématique du pluralisme identitaire qui s'imposerait dans l'historiographie depuis quelques décennies et qui aurait contribué à dénationaliser en profondeur la représentation collective. Car c'est dans la genèse d'une certaine historiographie décentrant radicalement son regard du parcours national majoritaire au



Québec et de la conscience de l'oppression nationale qui le caractérisait qu'on retrouvera le mieux les éléments expliquant une certaine mauvaise conscience dans le Québec contemporain. Comme le rappelait Robert Comeau, l'histoire de l'identité québécoise, depuis quelques années, pourrait aisément s'écrire comme l'histoire de la délégitimation progressive du référent francophone comme lieu de totalisation de la collectivité. La chose est encore plus vraie depuis 1995 où les souverainistes québécois, pour se distancier des propos de Jacques Parizeau tenus le soir du référendum, se sont engagés dans une démarche de redéfinition de la nation pour la désinvestir de ses contenus historiques et culturels en réduisant le plus possible son coefficient identitaire. On a tout fait pour effacer les traces de la mémoire dans la définition du Québec. Mais nous assisterions peut-être aujourd'hui à un retour de la mémoire dans la pensée québécoise, surtout depuis la publication des travaux de Jacques Beauchemin consacrés à la dénationalisation malheureuse de la collectivité québécoise. C'est dans cette lignée que Robert Comeau invitait le Québec à se ressaisir de son identité en la réinvestissant au centre de son projet politique, de son projet national.

C'est en revenant directement sur le texte de Hubert Aquin que Joseph Yvon Thériault a cherché la réponse au thème de la soirée, en se demandant particulièrement pourquoi le Québec francophone ne parvenait plus à mesurer à partir de sa propre culture et cherchait toujours à se définir dans un rapport réclamant l'approbation de l'autre : pourquoi, autrement dit, le Québec ne parviendrait pas à être son propre monde, à en habiter le centre. Le Québec, qui se croit chargé d'un passé trop lourd, refuserait de l'assumer et ferait tout pour s'en délester. Pourtant, ce passé ne serait objectivement pas honteux, sa trame aurait même une certaine beauté, celle de la persistance obstinée d'une société dans la durée. Ce désaxement de la conscience nationale serait porteur de déréalisation puisqu'une nation devrait consentir à se définir dans une conversation collective avec sa tradition pour inscrire le présent dans une trame le dépassant et donnant sens à l'agir commun. Ceux qui soustraient à la tradition toute portée instituante en la classant dans la catégorie de la pensée impuissante priveraient justement la conscience québécoise de cette durée sans laquelle elle risquerait bien d'être condamnée à la dispersion dans l'éphémère. Mais ce rapport à soi hypercritique générerait un contraire aussi paralysant avec un certain discours où le Québec prétendrait dépasser toutes les autres sociétés en se situant à l'avant garde d'une modernité radicale reposant sur la capacité des sociétés à s'abolir dans leur subjectivité propre et en renonçant à tout désir



CHRONIQUE DE LA CHAIRE MCD – 9 novembre 2006

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie
<http://www.chaire-mcd.ca/>

d'histoire particulier. C'est ce que Hubert Aquin nommait la «surévaluation délirante» de l'identité canadienne-française, et il n'est pas certain que le Québec contemporain soit sorti de ce masochisme inversé qui ne lui permettrait pas non plus d'entrer en dialogue avec sa propre tradition et d'ainsi fonder ses prétentions à l'existence collective.